



HAL
open science

Christianisme éthiopien : pratiques artistiques et religieuses

Claire Bosc-Tiessé, Anaïs Wion

► **To cite this version:**

Claire Bosc-Tiessé, Anaïs Wion. Christianisme éthiopien : pratiques artistiques et religieuses . Eric Jolly; Marianne Lemaire. Cahier Dakar-Djibouti, Les Cahiers, 2015, 978-2-9534806-8-9. halshs-01242877

HAL Id: halshs-01242877

<https://shs.hal.science/halshs-01242877>

Submitted on 14 Dec 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CHRISTIANISME ÉTHIOPIEN : PRATIQUES ARTISTIQUES ET RELIGIEUSES



Dieu le Père (peinture murale de l'église d'Abba Antonios, Gondar, mur ouest du sanctuaire, XVII^e siècle).



« Les prêtres du ciel » (peinture murale de l'église d'Abba Antonios, Gondar, XVII^e siècle).

CHRISTIANISME ÉTHIOPIEN : PRATIQUES ARTISTIQUES ET RELIGIEUSES

LORSQUE LES MEMBRES de la mission Dakar-Djibouti arrivent à la frontière du Soudan anglo-égyptien et de l'Éthiopie, ils prévoient de mener leurs enquêtes au sud du lac Tana, dans la province du Godjam, mais les événements politiques les obligent finalement à s'installer plus au nord, dans la ville de Gondar, ancienne capitale des souverains chrétiens aux XVII^e et XVIII^e siècles. Reprenons l'historique de ce changement de terrain pour comprendre quels étaient les objectifs initiaux de Marcel Griaule, pourquoi ils durent être modifiés et, surtout, comment les membres de la mission surent tirer parti de cette situation en recentrant leurs recherches sur les pratiques magico-religieuses et sur les productions artistiques de ceux qu'ils désignent comme des Amhara chrétiens, au détriment notamment de l'étude des pêcheurs wohito¹.

Au cours de son précédent voyage en Éthiopie, en 1928-1929, Marcel Griaule avait séjourné principalement au Godjam où, pendant toute la durée de ses enquêtes, il avait bénéficié de l'hospitalité et du soutien du puissant gouverneur de cette région, le *ras* Haylou. Pour la partie éthiopienne de son trajet, la mission Dakar-Djibouti planifiait de profiter à nouveau de cet hôte prévenant pour compléter les travaux déjà amorcés et pour engager de nouvelles recherches sur des populations minoritaires peu connues, repérées trois ans plus tôt. Dès 1930, Griaule présentait ainsi l'étude des Wohito, chasseurs d'hippopotames, comme l'objectif officiel et prioritaire de la mission, tout en prévoyant une importante collecte de peintures religieuses anciennes par achat ou par troc, grâce à la présence du peintre Gaston-Louis Roux. Mais sur place, les soubresauts politiques compromettent la première partie de ce programme. Alors que l'empereur Haïlé Sélassié vient de réduire le pouvoir des gouverneurs locaux, dont il se méfie, le *ras* Haylou est arrêté en étant accusé de complot armé contre l'Empereur et de complicité avec les Italiens. Dans ce contexte tendu, Griaule n'a pas l'autorisation de rejoindre le Godjam ; il décide donc de rester cantonné à l'intérieur du consulat italien de Gondar pour bénéficier

1. Sur cet historique, voir Claire Bosc-Tiessé et Anais Wion, *Peintures sacrées d'Éthiopie. Collection de la mission Dakar-Djibouti*, Saint-Maur-des-fossés, Sépia, 2005. Ce catalogue raisonné des peintures éthiopiennes chrétiennes antérieures au XX^e siècle rapportées par la mission Dakar-Djibouti retrace aussi l'histoire de leur collecte et précise l'état des lieux des connaissances en histoire de l'art pour les XVII^e et XVIII^e siècles.

de sa protection et échapper en partie au contrôle des autorités éthiopiennes. La mission y passe cinq mois et adapte ses recherches à sa brusque sédentarité et à son nouvel environnement semi-urbain ; elle abandonne en effet son projet d'exploration nautique du lac Tana pour étudier la vie sociale et religieuse de cette ville. Le camp construit dans l'enceinte du consulat devient dès lors le lieu central de la plupart des enquêtes et des collectes.

Dans cet espace protégé, Griaule et ses coéquipiers interrogent discrètement des informateurs lettrés, leur achètent des objets et leur confient de nombreux carnets vierges afin qu'ils rapportent un ensemble d'informations manuscrites sur divers sujets : composition du clergé de chaque église de la ville, inventaire des richesses matérielles et monétaires des dites églises, ou encore recensement des foyers de chaque paroisse. Mais force est de constater que cette documentation a peu été utilisée par la suite, que ce soit par Marcel Griaule lui-même ou par d'autres chercheurs après lui ¹.

Pour mener à bien ses travaux, la mission s'est assurée l'aide d'une petite centaine de collaborateurs qui ne jouent pas tous le même rôle. Parmi eux figurent en premier lieu les interprètes, tels Wadadjé, Chérubin ou Sersou. Si Marcel Griaule et Deborah Lifchitz se passent volontiers de leurs services, ils sont en revanche des intermédiaires nécessaires pour les autres membres de la mission. Anciens élèves des écoles missionnaires, leur statut est ambivalent : éthiopiens, ils sont aussi catholiques parlant une langue européenne, ce qui leur a peut-être été défavorable à Gondar où l'Église orthodoxe d'Éthiopie est très conservatrice.

Viennent ensuite les informateurs. Ils font partie du clergé et collaborent aux enquêtes et aux collectes de peintures, de manuscrits, d'amulettes. Même le travail avec les Qemant et les Falacha ² se fait par le biais de leurs prêtres, ce qui montre l'importance des hommes d'Église pour accéder aux savoirs. Si l'enquête sur les *zar* permet de travailler avec des femmes et des laïcs, c'est néanmoins l'*alaqa* Gassasa, religieux de haut rang, responsable de l'administration de son église, qui fait le recensement des *balazar* et des possédés ³. Dans les notes accompagnant les articles qui suivent, nous avons essayé autant que possible de préciser les statuts et les rôles des informateurs qui étaient parfois mentionnés.

Certains sont des informateurs privilégiés. Le premier d'entre eux est Abba Jérôme Gabra Musé : délégué par l'Empereur auprès de la mission, il deviendra l'ami et le collègue inséparable de Michel Leiris, celui sans qui les enquêtes sur

1. Les recensements ont toutefois été analysés par Bahru Zewde, « Gondär in the Early Twentieth Century : A Preliminary Investigation of a 1930/31 Census », *Journal of Ethiopian Studies*, XXI, novembre 1988, p. 57-81.

2. Voir *infra* p. 1011.

3. Voir *infra* note 6 p. 818.



Station devant l'église Qeddus Yohannes lors de l'enterrement du muletier Ayaléo (Gondar, 6 octobre 1932).

les possédés n'auraient pu se faire. Il sera présenté plus en détail dans le chapitre suivant. En revanche, il nous faut présenter ici un autre collaborateur précieux, le peintre Kassa, qui croisa la route de la mission et la suivit jusqu'à Gondar afin de se faire embaucher. Il est payé de façon régulière, sur la base d'un thaler par jour durant quatre mois, comme cela est reporté sur les pages blanches à la fin de l'agenda 1932 de la mission. Kassa commence tout de suite à travailler avec le peintre Gaston-Louis Roux. Ensemble, ils parlent des principes d'ordonnement des sujets iconographiques sur les murs des églises, des règles d'utilisation des couleurs, des conditions requises pour peindre, des techniques, des processus de commande et du statut social des peintres. De ces séances de travail, il reste aujourd'hui une fiche « peinture ¹ » rédigée à deux, un manuscrit autobiographique où Kassa relate à grands traits sa formation et son activité ², quelques peintures faites sur commande pour la mission et des maquettes où il trace, à la demande de Griaule, mais avec beaucoup de difficulté tant la demande lui paraît étrange ³, un

1. Les fiches ont été déposées en 1996 à la Bibliothèque Éric-de-Dampierre (LESC). Celles qui concernent la peinture sont le résultat du travail entre Kassa et Roux avec un interprète. Elles sont en amharique avec une traduction sommaire en français.

2. Ce manuscrit est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de France sous la cote Éthiopien 579. Pour plus de détail, voir Claire Bosc-Tiessé et Anais Wion, *Peintures sacrées d'Éthiopie...*, *op. cit.*, p. 107.

3. Voir ce qui est dit à ce propos dans « Un peintre français en Abyssinie », *infra* p. 811.

schéma de l'emplacement présumé de chaque sujet dans les peintures murales¹. Les deux articles de Roux mentionnent cette collaboration, et deux des articles de Griaule – ceux sur le totémisme et le jeu de mail – prennent appui sur la documentation iconographique réalisée par Kassa. A posteriori, on constate combien cette documentation produite par Kassa a été induite par les attentes de Griaule, notamment pour ce qui concerne la mise au jour des règles.

La mission mène en parallèle collecte d'informations et collecte d'objets, l'une et l'autre se documentant et s'illustrant réciproquement. Les artefacts sont de toutes sortes, des objets les plus ordinaires (comme les jouets, les outils ou les feuilles tressées en forme de croix dont les fidèles ceignent leur front au moment des grandes fêtes religieuses) jusqu'à des objets plus sacrés, rares et anciens. Ainsi, de nombreux manuscrits sont acquis, sous le contrôle de la linguiste Deborah Lifchitz. Elle collecte trois cent soixante-dix rouleaux et codex – carnets d'enquêtes compris – qui sont aujourd'hui conservés à la Bibliothèque nationale de France². Certains sont des originaux, d'autres des copies effectuées lorsque l'original ne pouvait être acquis, selon une méthode courante parmi les orientalistes de cette époque. Par ailleurs, de nombreuses peintures et des croix sont achetées et déposées avec le reste des objets au Musée d'Ethnographie du Trocadéro.

Ces activités qui entrent dans le cadre scientifique de la mission ne sont pas sans poser divers problèmes en terme de légalité et de légitimité. Les autorités éthiopiennes, à différents niveaux hiérarchiques, se sont très vite inquiétées de certaines pratiques de Marcel Griaule et de ses collaborateurs. L'enlèvement et le remplacement des peintures de l'église d'Abba Antonios, datant du XVII^e siècle, provoquent très rapidement des questionnements quant au bien-fondé d'un chantier d'une si grande envergure, mais Griaule sait négocier avec finesse, à tel point qu'à peine a-t-il achevé son travail à Antonios, il engage des pourparlers pour répéter la même opération dans une église des environs, Gondarotch Maryam, qui possède alors des peintures du XVIII^e siècle³. Les choses s'enveniment, les autorités de Gondar alertant le gouverneur de région à Dabra Tabor, qui lui-même en réfère

1. Ces documents ont été ensuite étudiés par Wilhelm Staude, « Die ikonographischen Regeln in der äthiopischen Kirchenmalerei », *Archiv für Völkerkunde*, 13, 1958, p. 236-308. Une réinterprétation de ces documents a été proposée par Claire Bosc-Tiessé (*Les Îles de la mémoire. Fabrique des images et écriture de l'histoire dans les églises du lac Tānā, Éthiopie, XVII^e – XVIII^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2008, p. 326-330) et par Claire Bosc-Tiessé et Anaïs Wion (*Peintures sacrées d'Éthiopie...*, *op. cit.*, p. 106-121).

2. Sur cette collection de manuscrits et leur catalogage, voir Anaïs Wion, Marie-Laure Derat, Claire Bosc-Tiessé, « Inventaire des bibliothèques et des catalogues des manuscrits éthiopiens », 2008-2014, <http://www.menes-trel.fr/spip.php?rubrique828&lang=fr#659>.

3. Voir Claire Bosc-Tiessé et Anaïs Wion, *Peintures sacrées d'Éthiopie...*, *op. cit.*, p. 84 pour une reproduction d'une photographie de ces peintures prises par la mission et provenant des archives (LESC, FMG, n° DD-31-S-0822).



À Gondarotch Maryam, où Marcel Griaule, Michel Leiris et Éric Lutten échouent à remplacer les peintures de cette église, en raison de l'opposition des paroissiens (Gondar, 5 septembre 1932).

à Addis Abeba. Ce projet est alors interrompu¹. Par ailleurs, lorsque la mission doit quitter Gondar, ses membres s'inquiètent particulièrement pour certains objets dont la douane risque d'interdire la sortie : les peintures d'Antonios ou d'autres églises, et surtout un autel (*tabot*)². Ces objets ont certes été achetés mais les autorités peuvent tout aussi bien ne pas reconnaître la validité de l'acquisition. En l'absence de toute régulation nationale ou internationale, il n'y a guère que des jugements presque moraux – si on estime que l'idée d'une « sauvegarde du patrimoine » relève d'un projet moral dans le sens où il prétend œuvrer pour un bien universel – pour statuer du bien-fondé ou non de l'acquisition de ces objets et de leur dépôt dans une institution étrangère.

Au-delà de ces questions épineuses et au demeurant sans impact concret sur les objets une fois ceux-ci entrés dans les collections nationales françaises, quelles furent les exploitations scientifiques de ces collectes ? Parmi les membres de la mission, seule Deborah Lifchitz a continué à travailler sur les textes éthiopiens ; en 1940, elle publia l'ouvrage *Textes médico-magiques éthiopiens*, prélude à une carrière en linguistique et en philologie que la Seconde Guerre mondiale et la mort en déportation réduisirent à néant³. Quant à Marcel Griaule, il se détourna très rapidement des études éthiopiennes par lesquelles il avait commencé sa carrière d'ethnologue, laissant le soin à l'un de ses élèves, Wilhelm Staude, d'exploiter la documentation iconographique rapportée, ce que ce dernier fera en deux temps, sur une période de vingt ans⁴. ■ Claire BOSC-TIESSÉ & Anaïs WION

1. Voir le phonogramme de protestation envoyé par Griaule à l'Empereur le 6 septembre 1932 (LESC, FMG).

2. La mission craint à ce point (et à juste titre) la réaction des Éthiopiens qu'elle le brûle (Michel Leiris, *L'Afrique fantôme*, in *Miroir de l'Afrique*, Paris, Gallimard, 1996, p. 788). Dans les fiches d'inventaire du Musée du Trocadéro figure, entre un objet acheté le 9 août 1932 et un autre acheté le 13, un objet dont la nature n'est pas spécifiée porte le numéro 31.74.2976 avec la mention « détruit ». Il est donc fort probable qu'il s'agisse du *tabot* acheté le 11 août (d'après l'agenda de la mission).

3. Voir Lukian Prijac, « Déborah Lifszyc (1907-1942) : Ethnologue et linguiste (de Gondär à Auschwitz) », *Aethiopica*, 11, 2008, p. 148-172 ; Marianne Lemaire, « L'empreinte du faux », *L'Homme*, 203-204, 2012, p. 545-554 et *Celles qui passent sans se rallier*, Les Carnets de Bérose, n° 5, LAHIC/DPRPS, 2014, http://www.berose.fr/IMG/pdf/ml_27_10_web.pdf.

4. Dans les années 1930, au retour de la mission Dakar-Djibouti, il fait paraître une série d'articles qu'il reprend et complète dans les années 1950 après une mission en Éthiopie. « Le mauvais œil dans la peinture chrétienne d'Abyssinie » (*Journal asiatique*, 225, 1934, p. 231-257) est le premier de ces textes. Wilhelm Staude propose ensuite une étude du cycle iconographique des peintures murales de l'église d'Abba Antonios (« Les peintures de l'église d'Abba Antonios (Gondar, Abyssinie) », *Gazette des Beaux-Arts*, XIII, février 1935, p. 94-108) qu'il développera plus tard en comparaison avec l'ensemble stylistiquement très proche de l'église de Dabra Sina à Gorgora, qu'il a découvert en mars 1956 (« Étude sur la décoration picturale des églises Abba-Antonios de Gondar et Dabra-Sina de Gorgora », *Annales d'Éthiopie*, 3, 1959, p. 185-250). En complément de cette étude sur la peinture de style gondarien au XVII^e siècle, il publie « Une peinture éthiopienne datée dans l'église de Beta-Lehem (région de Gaynt, province du Begemder) » (*Revue de l'histoire des religions*, CLVI (1), 1959, p. 65-110). Son article « Die ikonographischen Regeln in der äthiopischen Kirchenmalerei » (*op. cit.*) s'appuie quant à lui sur le travail du peintre Kassa.